
CHUTE DE LA DYNASTIE
DES
GOUVERNEURS AR'LEBITES
EN AFRIQUE.

ÉTABLISSEMENT
DE
L'EMPIRE OBEÏDITE⁽¹⁾
(886 - 912)

FRAGMENT HISTORIQUE.

La conquête de l'Afrique septentrionale par les Arabes, achevée vers la fin du 1^{er} siècle de l'Hégire, et suivie aussitôt de l'envahissement de l'Espagne (710), donna au Khalifat ce vaste territoire que les Orientaux désignèrent sous le nom de Mag'reb (Occident). Les conquérants, en lançant l'élément actif berbère à la curée des riches provinces de la Péninsule Ibérique, surent tirer un merveilleux parti du peuple vaincu, tout en assurant la tranquillité de l'Afrique.

Cependant, lorsqu'il ne resta plus rien à piller en Espagne, lorsque les peuples chrétiens, revenus de leur stupeur eurent

(1) Ces deux chapitres sont extraits d'un ouvrage d'ensemble sur l'histoire de l'Afrique septentrionale auquel nous mettons la dernière main. Nous les offrons aux lecteurs de la *Revue Africaine*, parce que ce recueil a déjà publié différents documents sur la fondation de l'empire d'Obeïd-Allah, notamment une excellente traduction d'Ibn-Hammad, enrichie de notes par M. Cherbonneau.

organisé la résistance, lorsque, enfin, les nouveaux arrivés ne trouvèrent plus la même facilité pour s'établir, parce que les places étaient prises, l'émigration se ralentit en Afrique, et l'esprit d'indépendance se réveilla chez les Berbères. Le schisme Kharedjite, dans lequel ils s'étaient tous jetés, servit de prétexte à une levée de boucliers qui prit naissance dans l'extrême Mag'reb (Maroc actuel), et s'étendit bientôt à toute l'Afrique septentrionale.

A partir de ce moment, le rôle des gouverneurs arabes, représentants du khalifat à Kairouan, devint précaire. Contraints de faire venir leurs troupes de l'Orient, ils se trouvèrent isolés au milieu des indigènes, contre lesquels il leur fallut combattre à outrance. La guerre entre les armées arabes et les Berbères-Kharedjites ensanglanta de nouveau l'Afrique, et eut pour effet d'arrêter net l'émigration des Maures (1) en Europe. Ce fut le salut de la chrétienté.

Sur ces entrefaites, la dynastie omeïade ayant été renversée en Orient par celle des Abbacides, un membre de la famille déchue se réfugia en Espagne et y fonda une royauté indépendante (755). Ainsi le khalifat perdit en Mag'reb une première province.

Pendant de longues années, les Berbères d'Afrique combattirent avec des chances diverses et firent éprouver de rudes échecs aux milices syriennes envoyées d'Orient. Plusieurs fois, même, ils s'emparèrent de Kairouan et ne laissèrent échapper, que par leurs dissensions intestines et leur manque d'union, l'indépendance un moment reconquise.

Enfin, vers l'an 800, un excellent général arabe, nommé Ibrahim-ben-Abou-l'Ar'leb, réussit à rétablir la paix dans l'Est. Désigné comme gouverneur de l'Afrique par Haroun-er-Rachid, il obtint de ce prince les prérogatives d'une vice-royauté héréditaire, sous la suzeraineté directe du khalifat.

Mais si cette habile mesure devait retarder d'un siècle la chute complète de l'autorité arabe en Afrique, elle consacrait la perte de tout le Mag'reb-extrême, qui, suivant l'exemple de l'Espagne, s'était entièrement détaché pendant les guerres des Kharedjites.

(1) Habitants de la Mauritanie, autrement dits les Berbères du Mag'reb.

Un arabe de la famille d'Ali, nommé Edris-ben-Abd-Allah, après avoir échappé au désastre de sa famille et de ses partisans, écrasés à Fekh par les Abbacides, avait trouvé un refuge dans l'Ouest de l'Afrique et, avec l'appui des Berbères, avait fondé en 773, la ville de Fès et l'empire edricide.

Dans le Mag'reb central, la famille berbère des Ben-Rostem, régnait à Tehert (Takdemt), sur les Kharedjites. Enfin à Sidjil-massa (Tafilatat), la tribu berbère des Miknaça avait fondé la dynastie des Beni-Midrar, dont l'autorité s'étendait sur les contrées du Sud-Ouest.

Il ne restait donc en Afrique, aux Kalifes d'Orient représentés par les gouverneurs ar'lebites, que l'Ifrikïa, c'est-à-dire la Tunisie, la Tripolitaine et la province actuelle de Constantine.

En vain le premier Ar'lebite essaya d'étendre son influence vers le couchant; en vain Haroun-er-Rachid envoya d'Orient à Fès un émissaire pour empoisonner Edris; l'Ouest de l'Afrique, de même que l'Espagne, demeura perdu pour le khalifat.

Renonçant donc à reconquérir ces provinces, Ibrahim-ben-el-Ar'leb s'attacha à maintenir la paix dans les siennes. Pour contrebalancer l'influence de la milice syrienne, dont l'indiscipline avait antérieurement causé bien des malheurs, il créa un corps de troupes nègres, en faisant acheter des esclaves qu'il affranchit. Avec ces forces régulières et en employant l'appui des tribus berbères soumises, contre celles qui se lançaient dans la révolte, les princes arlebites surent maintenir leur autorité et faire briller d'un certain éclat les derniers jours de la domination arabe en Afrique. La conquête de la Sicile, de Malte et d'une partie de la Sardaigne augmenta leur puissance, tout en ajoutant à leur gloire.

I.

Vers l'an 886, Abou-Ish'ak-Ibrahim-ben-el-Ar'leb régnait à Kaïrouan. Successeur de son frère Abou-l-R'aranik, ce prince avait été porté au pouvoir par le peuple en 875, et, comme avant la mort de son frère, il lui avait juré solennellement de ne pas

s'emparer de l'autorité, il ne s'était décidé à l'accepter que pour ne pas la voir passer aux mains d'une autre famille.

Les premiers actes d'Ibrahim avaient été empreints de justice et de bonté. Etabli dans le château de Rokkada (1), qu'il fit construire à quatre milles de Kairouan, afin d'y être à l'abri des séditions de la milice, il dirigeait la *guerre sainte* alors concentrée en Sardaigne, et s'occupait de régulariser l'administration de ses provinces. Mais l'esprit d'insubordination, sinon d'indépendance semblait s'être réveillé chez les Berbères. Les indigènes de l'Aurès, de la Tripolitaine et même du pays de Barka, sur la frontière de l'Egypte se lancèrent tour-à-tour dans la révolte, firent essuyer de sérieuses défaites aux généraux ar'lebites et forcèrent le gouverneur à de sévères mesures de répression.

Dès lors, le caractère du prince ar'lebite changea. Naturellement soupçonneux, irrité par la résistance qu'il rencontrait autour de lui, ou peut-être, perverti par l'exercice du pouvoir, il devint d'une cruauté inouïe, exerçant ses caprices sanguinaires tant sur ses parents ou ses favorites, que sur ses ennemis (2).

Tandis qu'Ibrahim se livrait ainsi aux écarts de son étrange nature, donnant successivement l'exemple d'une véritable grandeur d'âme ou d'une lâche cruauté, la secte des Ch'iaïtes dont le siège était en Orient et qui, depuis quelque temps avait envoyé des missionnaires en Afrique, y gagnait de nombreux adhérents. De même que lors de l'apparition du Kkaredjisme, les Berbères accueillirent avec empressement un schisme qui leur offrait un motif de résistance contre leurs dominateurs.

La base de la secte chi'aïte, complètement opposée à la Kharedjite était que l'Imam, ou chef de la religion, ne pouvait être pris que parmi les descendants du prophète par sa fille Fâtima et son gendre Ali. En outre de cette divergence, dit M. S. de Sacy (3),

(1) Rokkada : la dormeuse. Ce château était construit dans le lieu de l'Ifrikia « où l'air était le plus pur, le climat le plus tempéré et les champs les mieux fleuris... L'on y souriait sans motif et l'on y était gai sans cause. » (En-Noueïri, appendice II, page 425, tome 1^{er} d'Ibn-Khaldoun).

(2) Voir En-Noueïri, loc. cit. p. 436 et suivantes.

(3) Religion des Druses.

ils contestaient certains points de dogme et surtout de rite, ramenant, par leurs leçons, la religion musulmane au matérialisme. Vaincus en l'an 41 de l'Hégire par les Oméiades, ces schismatiques se répandirent dans tout le monde musulman, où ils firent une propagande active, et reçurent le nom de Chiâïtes (sectaires). Peu après l'établissement de la dynastie abbacide (132 de l'Hégire), ils se crurent assez forts pour lui disputer le pouvoir; mais, vaincus par le khalife El-Hâdi à la bataille de Fekh, où tous leurs chefs tombèrent (1), ils durent rentrer dans l'ombre. Ils se formèrent alors en sociétés secrètes et envoyèrent des agents dans toutes les directions, même en Afrique, malgré la surveillance exercée contre eux par les Abbacides.

Le schisme chiaïte se divisait en plusieurs sectes dont les principales étaient : les Ziādïa, partisans de Zeïd, petit-fils d'Ali et de Fatima ; — les Keïçanïa, enseignant que l'Imamat passa des enfants de Fatima à un autre fils d'Ali dont la mère se nommait Keïçan ; — les Imamïa (Imamiens), formant les Ethna-Acherïa (Duodécemains) et les Ismaïïa (Ismailiens).

Les Ethna-Acherïa comptaient douze *Imam* et enseignaient que le douzième, ayant disparu mystérieusement, devait reparaitre plus tard pour faire renaître la justice sur terre. Il serait ainsi le *Mehdi* (ou être dirigé), prédit par Mahomet (2).

Les Ismaïliens ne comptaient que six Imam, successeurs d'Ali, ayant régné; le septième, Ismaël, désigné pour succéder à son père était, selon eux, mort avant lui. A partir de ce septième, leurs Imam étaient dits « cachés » (mektoum), ne transmettant leurs ordres au Monde que par l'intermédiaire des *D'aï* (inviteurs, missionnaires) (3). Le troisième *Imam-caché*, nommé Mohammed-el-Habib, vivait à Salemïa, ville du territoire d'Emesse en Syrie, à l'époque où nous commençons ce fragment historique. De sa

(1) L'un d'eux, Edris, put cependant échapper et se réfugier en Mag'reb; v. ci-devant p.

(2) C'est le *Moul-es-Saâ* (le maître de l'heure) que les indigènes de l'Algérie attendent encore, quoiqu'on puisse compter par vingtaines ceux qui se sont déjà présentés comme tels en Afrique.

(3) (V. Ibn-Khaldoun, t. II, append. II, « du Khalifat et des sectes chiïtes »)

retraite, car il ne se montrait pas aux yeux des profanes, l'*Imam-caché* lançait des *D'ai* dans différentes directions. Les uns, sous la conduite d'Ibn-Haucheb, surnommé El-Mansour (le victorieux), obtinrent dans l'Émen de grands avantages et envoyèrent des émissaires jusqu'au fond de l'Inde. D'autres gagnèrent l'Afrique.

Deux de ces *D'ai* s'établirent en Mag'reb : l'un à Mermadjenna, au N.-E. de Tebessa ; l'autre dans le pays des Ketama (1), non loin du *Souf-Djimar* (2). Ils firent de nombreux prosélytes et en décidèrent quelques-uns à faire le pèlerinage de Salemia.

Averti des heureux résultats obtenus en Mag'reb par ses missionnaires, Mohammed-el-Habib résolut d'y envoyer un de ses plus fidèles adhérents, nommé Abou-Abd Allah-el-Hoceïn-ben-Mohammed-ben-Zakaria. Cet homme de mérite, qui devait rendre de si grands services à la cause fatémide, avait d'abord été *Mohtacib*, c'est-à-dire receveur d'un marché de Bassora ; puis, il avait enseigné publiquement les doctrines des Imamiens, ce qui lui avait valu le titre d'*El-M'alle*m (le maître) (3). Il partit pour le Mag'reb en compagnie de chefs des Ketama qui lui avaient été adressés en Orient, et, comme les Abbacides faisaient, avec soin, surveiller les routes, les voyageurs passèrent par les déserts de l'Égypte, afin d'éviter leurs agents, puis traversèrent ceux de la Tripolitaine, et enfin, pénétrèrent par les montagnes, dans le Tel de Constantine. De là, ils gagnèrent les chaînes des Ketama et s'établirent au lieu dit Ikdjan, ou plutôt Guedjal (4), localité du territoire des Beni-Sekian, tribu des Djimela, près Sétif.

(1) Grande tribu berbère établie entre Bougie, Sétif, Constantine et Bône.

(2) En Berbère, la rivière du sable, que les Arabes ont traduit littéralement par Ouad-er-Remel. C'est la rivière qui passe à Constantine.

(3) V. Ibn-Khaldoun, t. II, append. II, p. 509, et aussi l'historien Ibn-Hammad, dont M. Cherbonneau a publié une excellente traduction dans la *Revue Africaine*, nos 72 et 78.

(4) M. Carette (notice sur les migrations, etc.), place cette localité, dont il ne peut préciser l'orthographe, dans les montagnes du golfe de Bougie, et cela, à cause d'une analogie de noms, du reste inexacte. M. Cherbonneau a établi d'une manière incontestable (*Revue Africaine*, n° 72), que cette localité est nommée aujourd'hui Guedjal et se trouve, comme l'indiquent l'Edrisi, El-Bekri, Ibn-Hammad et Ibn-Khaldoun lui-même, à quelques milles au Nord de Sétif.

Le chef de ces indigènes, Mouça-ben-Horeïth, un de ceux qui avaient fait connaissance du Chiaïte en Orient, protégea son établissement dans cette localité, qui fut appelée *le ravin des gens de bien* (Feddj-el-Akhiar). Ce nom ne fut pas pris au hasard ; Abou-Abd-Allah annonça en effet que le *Mehdi* lui avait révélé qu'il serait forcé, comme le Prophète, de fuir son pays (d'avoir une hégire), et qu'il serait soutenu par des *gens de bien* (ses Ansars), dont le nom serait un dérivé du verbe *katama* (cacher).

Ces moyens, habilement choisis, devaient réussir auprès de gens ignorants tels que les montagnards du Mag'reb. Aussi, les Berbères-Ketama, flattés de voir leur nom prendre une origine arabe et d'être désignés pour le beau rôle d'Ansars du nouveau prophète, vinrent-ils en foule se ranger sous la bannière du *D'aï chiaïte*.

Ces faits se passèrent sans doute entre les années 890 et 893, car la date de l'arrivée en Afrique d'Abou-Abd-Allah est incertaine.

Vers le même temps, le gouverneur ar'lebite Ibrahim, qui venait de faire périr ses propres filles et un grand nombre de ses esclaves (1), attira par ses promesses les principaux chefs berbères du Zab et de Belezma (2), à Rokkada, puis il les fit massacrer et s'empara de leurs richesses. Un millier d'indigènes périrent, dit-on, dans ce guet-apens, qui eut pour effet de jeter un grand nombre de Ketama dans les bras des Chiaïtes, car les gens de Belezma étaient leurs suzerains (3).

Cependant Ibrahim, apprenant la propagande que faisait Abou-Abd-Allah, lui écrivit pour lui enjoindre d'avoir à cesser toute prédication : Le Chiaïte répondit par une lettre injurieuse, et le

(1) En-Noueïri, p. 427

(2) Le Belezma-des-Mezata de Bekri, le K'car-Belezma actuel, au Sud de Constantine, sur le versant de l'Aurès qui a pris son uom. (V. l'Annuaire de la Société archéologique de Constantine, 1856-7, p. 172. V. aussi Abou-Obeïd-el-Bekri, Géographie de l'Afrique.)

(3) Selon le Baïau, les habitants de Belezma étaient de race arabe, descendant, soit des premiers conquérants soit des anciens miliciens. Ce serait donc un des rares groupes arabes laissés dans l'intérieur par la conquête de l'an 650, qu'il ne faut pas confondre avec l'immigration de 1050.

gouverneur donna aussitôt aux commandants des provinces voisines, l'ordre de marcher contre les rebelles. Les chefs de Sétif, de Belezma et de Mecila, ville qui semble dès lors avoir remplacé Tobna comme capitale du Zab, se préparèrent donc à attaquer les champions de l'agitateur. A l'approche du danger, les Ketama commencèrent à se repentir de leur audace, et plusieurs cheiks émirent l'avis d'expulser le Chiâïte, mais les Djimela prirent sa défense, et, soutenu par eux, Abou-Abd-Allah vint se retrancher à Tazrout, non-loin de Mila où habitait la tribu ketamienne des R'asman (1).

Tandis que ces événements s'accomplissaient dans les montagnes des Ketama, une révolte importante éclatait en Tunisie. La péninsule de Cherik (2), la ville de Tunis, celles de Badja et de Laribus (3), enfin la ville et la montagne de Kammouda (4), au Sud de Kairouan, s'étaient lancées dans la rébellion contre le gouverneur ar'lebite. Inquiet des proportions que prenait cette révolte, Ibrahim fit renforcer d'abord les retranchements de Rokkada, afin d'y trouver un refuge contre toute éventualité, puis il envoya dans la péninsule de Cherik une armée qui dispersa les insurgés et s'empara de leur chef, lequel fut mis en croix à Kairouan. En même temps, l'eunuque Meimoun et le général Ibn-Nâked, commençaient le siège de Tunis, pendant que l'eunuque Salah allait faire rentrer dans le devoir la province de Kammouda.

Bientôt, les troupes ar'lebites entrèrent victorieuses à Tunis et mirent cette ville au pillage. Douze cents des principaux citoyens furent réduits en esclavage et envoyés à Kairouan. Les morts, même, furent, par l'ordre d'Ibrahim, chargés sur des charrettes pour être promenés, dans les rues de la capitale, aux yeux des habitants.

Peu de temps après, c'est-à-dire en 894, le gouverneur ar'le-

(1) Ibn-Khaldoun, t. II, p. 512 et suivantes.

(2) Le point de la Tunisie le plus rapproché de la Sicile.

(3) Ces localités sont au S.-O. de Tunis, non loin du poste actuel du Kaf; la première est la Vacca de Salluste.

(4) Gammouda selon la prononciation actuelle.

bite transporta le siège de gouvernement à Tunis ; puis, lorsqu'il y fut complètement installé, il résolut la mise à exécution d'un projet qu'il méditait depuis longtemps, et qui n'était rien moins que de déclarer la guerre aux Toulounites gouverneurs de l'Égypte. Ayant donc rassemblé un grand nombre de troupes, il se mit à leur tête, et prit la route de l'Est (896) (1). Parvenu dans la province de Nefouça près Tripoli, il se heurta contre une révolte des indigènes de cette localité. Un combat sanglant s'ensuivit et, comme les Nefouça avaient l'avantage de la position, les troupes ar'lebites plièrent après avoir vu tomber leur chef Mimoun. Mais Ibrahim ayant lui-même rallié ses soldats, attaqua les rebelles avec vigueur et les mit en déroute. Le plus grand carnage suivit cette victoire ; le gouverneur ayant, par extraordinaire, manifesté quelque regret de voir couler tant de sang musulman, ses courtisans le rassurèrent en lui faisant remarquer que les Nefouça étaient hérétiques (kharedjites). La conscience ainsi tranquillisée, Ibrahim fit amener devant lui les principaux prisonniers et *s'amusa* à les percer lui-même de son javelot, Il ne s'arrêta dit-on qu'au nombre de cinq cents (2).

Le prince ar'lebite continuant sa marche, arriva à Tripoli, où il fit crucifier le gouverneur de cette ville dont le seul crime consistait à avoir, par ses talents et son érudition, excité la jalousie d'Ibrahim.

Mais tant de crimes devaient à la fin retomber sur leur auteur. Parvenu à Aïn-Taourg'a au fond du golfe de la grande Syrte, le gouverneur se vit abandonner par son armée à la suite d'une dernière cruauté commise sur des soldats. Force lui fut alors de rentrer à Tunis et de renoncer à son projet. L'année suivante, il envoya son fils Abou-l-Abbas en Sicile où une révolte venait d'éclater et le chargea, après avoir rétabli l'ordre, de prendre la direction de la *guerre sainte* en Sardaigne.

Ainsi le gouverneur ar'lebite s'occupait fort peu des progrès du schisme chiaïte parmi les Ketama, méprisant trop ces indignes

(1) En-Nouéiri, p. 429 et suivantes

(2) Selon Ibn-Khaldoun, le gouverneur se serait donné ce passe-temps après son retour à Kairouan.

adversaires ; et cependant, le moment était proche où le triomphe de la secte fatemide allait anéantir sa dynastie et délivrer l'Afrique de la domination arabe.

Après le mouvement hostile qui s'était prononcé parmi les Ketama, contre Abou-Abd-Allah, sous l'empire de la terreur produite par l'annonce de l'attaque prochaine des Ar'lebites, plusieurs combats avaient été livrés entre les tribus fidèles et les partisans du Chiaïte. L'avantage étant resté à ce dernier, il avait vu le noyau de ses adhérents se grossir de ces masses qui suivent toujours le vainqueur. Les gens de Belezma, les Lehiça et Addjana, tribus ketamiennes, quelques fractions des Sanhadja (1), tribu qui jusque-là était restée fidèle aux Ar'lebites, et enfin des Zouaoua, montagnards du Djerdjera, se déclarèrent pour Abou-Abd-Allah.

Pendant que le Chiaïte recueillait ces soumissions, un chef de la fraction ketamienne des Latana, nommé Ftah-ben-Yahia, qui s'était montré l'adversaire déclaré du novateur, se rendit à Rokkada dans l'espoir de décider le gouverneur à entreprendre une campagne sérieuse contre les rebelles. Au même moment, Abou-Abd-Allah, prenant l'offensive, s'empara par trahison de Mila et mit à mort le commandant ar'lebite de cette ville. Le fils du chef qui avait évité, par la fuite, le sort de son père, vint à Kairouan où il retrouva Ftah, et tous deux redoublèrent d'efforts pour obtenir vengeance.

Ibrahim était alors en Sicile, par suite des événements que nous raconterons plus loin. Abou-l'Abbas qui gouvernait en l'absence de son père, se décida à envoyer contre les Ketama un corps de troupes sous la conduite de son fils Abou-l'-Kaoual (902).

Abou-Abd-Allah fit marcher à leur rencontre un groupe de ses adhérents ; mais les troupes régulières les ayant dispersés avec la plus grande facilité, il dut évacuer précipitamment la place forte de Tazrout, pour se réfugier dans son quartier-général de Guedjal situé au milieu d'un pays coupé et d'accès difficile (2). Abou-

(1) Cette puissante tribu berbère était cantonnée entre le méridien de Bougie, celui de Ténez et la mer. D'autres groupes des Sanhadja habitaient le Magreb et le désert.

(2) Ibn-Khaldoun, t. II, p. 513 et suivantes.

l'Kaoual, après avoir démantelé Tazrout, essaya de relancer son ennemi dans sa retraite ; mais en s'avancant au milieu du dédale des montagnes ketamiennes, il reconnut bientôt qu'il ne pourrait, sans s'exposer à une perte certaine, poursuivre la campagne dans un tel terrain. Les Berbères surent profiter habilement de son indécision et du découragement qui gagnait son armée pour le harceler, surprendre les corps isolés, et enfin le forcer à évacuer leur pays. Débarrassé de ses ennemis, le Daï chiaïte s'établit d'une façon définitive à Guedjal, dont il fit sa ville sainte et qu'il appela *Dar-el-Hidjéra* (la maison du refuge).

Pendant que les montagnes ketamiennes étaient le théâtre des faits que nous venons de rapporter, voici ce qui avait eu lieu en Tunisie. Quelque temps auparavant, les habitants de Tunis, qui gémissaient sous la tyrannie d'Ibrahim, avaient réussi à faire parvenir au Kalife une supplique dans laquelle ils lui exposaient tous leurs griefs contre son représentant. En apprenant de tels excès, le souverain de Bag'dad, El-Motadhed, décida de suite la révocation d'Ibrahim et lui envoya un de ses officiers pour lui signifier l'ordre de remettre le pouvoir entre les mains de son fils Abou-l'Abbas, puis de se rendre en personne à Bag'dad pour expliquer sa conduite. Mais Ibrahim était trop prudent pour aller ainsi se livrer à la colère de son suzerain. Après avoir fait le plus brillant accueil à l'envoyé, il déclara qu'il venait d'être touché de la grâce divine, se revêtit d'habillements grossiers, fit mettre en liberté les malheureux qui gémissaient dans les prisons, puis annonça son intention d'abdiquer et de faire le saint pèlerinage. Ayant donc remis la direction des affaires à son fils Abou-l'Abbas, il prit le chemin de l'Orient. Mais, parvenu à Souça, il s'arrêta et fit prévenir le Khalife qu'il renonçait à se rendre aux *Villes Saintes*, car, disait-il, il n'aurait pu en traversant l'Egypte, éviter un conflit avec les Toulounites, auxquels il avait précédemment déclaré la guerre. Il lui annonçait, en outre, qu'il allait prendre la direction de la *guerre sainte* en Sicile. Effectivement, il partit de Souça pour cette île, et se signala dès son arrivée par de brillants succès.

Ibrahim était depuis quelques mois en Sicile et se trouvait occupé au siège de Kasna (Cosenza?), lorsqu'il tomba gravement

malade. Bientôt, tout espoir de lui conserver la vie fut perdu, et peu de jours après (octobre 902), il expira, âgé de 52 ans, sur lesquels il avait régné 28 ans et demi. Avant sa mort, il décida que le commandement de la guerre serait pris par son petit-fils Ziadet-Allah. Par l'ordre de ce prince, une trêve fut accordée aux assiégés, et on rentra à Palerme, où le corps d'Ibrahim fut enterré en grande pompe.

La mort du gouverneur arabe coïncida avec la défaite de ses troupes dans le pays des Ketama.

A Kairouan, le prince Abou-l'Abbas qui n'avait pas encore osé prendre le titre de gouverneur, craignant la violence de son père, se fit reconnaître officiellement. Ses premiers actes furent empreints d'une grande modération et l'on put croire qu'une ère de justice allait succéder à la terreur du règne précédent. Malheureusement, il fut bientôt obligé de sévir contre son propre fils Ziadet-Allah et de le jeter dans les fers, avec un grand nombre de ses partisans pour prévenir un attentat qui ne devait que trop bien s'exécuter plus tard (1).

Malgré les embarras qui l'assaillirent ainsi au début de son règne, Abou-l'Abbas comprenant toute la gravité des progrès des Chiaïtes, envoya contre eux, pour la seconde fois, son fils Abou-l'Kaoual. Mais le jeune prince n'eut pas plus de succès dans cette campagne que dans la précédente et dut se contenter de s'établir dans un poste d'observation (2).

Quelque temps avant ces événements, le chef de la secte des Ismaïliens, Mohammed-el-Habib, troisième *Imam-caché*, était mort en Orient, laissant sa succession à son fils Obeïd-Allah. Se sentant près de sa fin, il lui avait adressé ces paroles : « C'est toi » qui est le *Mehdi* ; après ma mort, tu dois te réfugier dans » un pays lointain où tu auras à subir de rudes épreuves (3). »

Pour se conformer à ces recommandations, Obeïd-Allah qui était alors âgé de 19 ans, quitta, après la mort de son père, la ville de Salemia et voulut d'abord se diriger vers

(1) En-Noueïri, p. 439.

(2) Ibn-Khaldoun, t. II, p. 514.

(3) Ibn-Khaldoun, t. II, p. 515.

l'emen. Il était accompagné de son jeune fils Abou-l'Kacem et de quelques serviteurs. En chemin, il apprit que les partisans de son père dans l'emen avaient à peu près abandonné sa doctrine et paraissaient peu disposés à le recevoir. Il était donc fort indécis, lorsqu'il reçut un message d'Abou-Abd-Allah, apporté du Mag'reb par Abou-l'-Abbas, frère de celui-ci et quelques chefs Ketamiens. Le fidèle missionnaire le félicitait de son avènement comme Imam et l'engageait à venir le rejoindre en Afrique, où son parti devenait de jour en jour plus puissant.

Ces bonnes nouvelles décidèrent Obeïd-Allah à gagner l'Occident. Mais l'annonce de l'apparition du Mehdi attendu par les Chiaïtes s'était répandue; le kalife El-Moktefi le fit rechercher avec le plus grand soin. Son nom et son signalement furent envoyés aux gouverneurs des provinces les plus reculées avec ordre de le saisir partout où on le découvrirait. Obeïd-Allah parvint cependant à passer en Egypte mais en se déguisant en marchand, car, selon l'énergique expression arabe, « les yeux étaient aiguisés sur lui » (1). Arrêtés au Caire par le gouverneur de cette ville, les voyageurs ne recouvrèrent la liberté que grâce à l'habileté de leurs réponses. Ils purent alors continuer leur route, mais en redoublant de prudence.

Vers cette époque, c'est-à-dire dans le mois de juillet 903, le gouverneur ar'lebite tomba, à Tunis, sous les poignards de trois de ses eunuques poussés à ce crime par son fils Ziadet-Allah. Après avoir commis leur forfait, les assassins vinrent annoncer à celui qui les avait gagnés que son père n'existait plus; mais Ziadet-Allah, craignant quelque piège, ne voulut pas se laisser mettre en liberté avant d'avoir la certitude du meurtre. Les eunuques étant donc retournés auprès du cadavre, lui coupèrent la tête et l'apportèrent à son fils, qui, devant cette preuve irrécusable, consentit à ce qu'on brisât ses fers.

Abou-l'-Abbas avait montré, pendant son court passage aux affaires, des qualités remarquables. C'était un prince instruit et digne, en tout point, du nom ar'lebite (2).

(1) Ibn-Hammad (*Revue Africaine*).

(2) En-Noueïri, p. 440.

Quant à Ziadet-Allah qui n'avait pas craint d'arriver au pouvoir par le meurtre de son père, il était facile de prévoir ce que serait son règne. Un de ses premiers actes fut d'ordonner le supplice des eunuques qui avaient assassiné Abou-l'-Abbas. Il se livra ensuite à tous les déportements de son caractère qui avait la férocité de celui d'Ibrahim, sans en avoir le courage et l'intelligence. Vingt-neuf de ses frères et cousins furent, par son ordre, déportés dans l'île de Korrat, puis mis à mort. Cela fait, il envoya, à son frère Abou-l'-Kaoual qui opérait dans le pays des Ketama, une lettre écrite au nom de leur père, lui enjoignant de rentrer de suite. Abou-l'-Kaoual s'étant conformé à cet ordre, subit à son arrivée le sort de ses parents.

Tandis que tous ces meurtres ensanglantaient Tunis, Obéïd-Allah, le mehdi, continuait sa route vers l'Ouest. Parvenu auprès de Tripoli, il garda avec lui son fils, et envoya en avant ses compagnons avec sa mère, sous la conduite d'Abou-l'Abbas, frère d'Abou-Abd-Allah, pour annoncer son arrivée aux Ketama. La petite caravane, accompagnée de quelques marchands, négligea toute précaution, et, au lieu de prendre la route du Sud, vint passer à Kairouan. Mais des ordres sévères étaient donnés : personne ne pouvait rester inaperçu. Abou-l'Abbas fut donc arrêté avec tout son monde, et conduit à Ziadet-Allah. Devant ce prince, le frère du Dâï fut impénétrable : ni promesses, ni menaces ne purent lui arracher son secret. Quelqu'un de la suite ayant déclaré qu'il venait de Tripoli, le gouverneur arlebite devina sans doute que le Mehdi devait y être resté, car il envoya au commandant de cette ville l'ordre de l'arrêter (1).

Cette fois encore, Obeïd-Allah, prévenu par quelque émissaire secret, put échapper par une prompte fuite. Il gagna probablement l'intérieur, et, reprenant sa marche vers l'Ouest, vint passer près de Constantine. De là, il pouvait très-bien se rendre chez les Ketama, et cependant, il continua sa marche, ne voulant pas, s'il se découvrait, sacrifier Abou-l'Abbas qui était resté entre les mains de Ziadet-Allah (2); ne devait-il pas, du reste, ac-

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 516.

(2) C'est, du moins, l'opinion d'Ibn-el-At'ir.

complir la prophétie de son père : . . . « Tu dois te réfugier dans un pays lointain, où tu subiras de rudes épreuves. » Il fallait au Mehdi des aventures extraordinaires, et opérer de suite sa jonction avec Abou-Abd-Allah, c'était le triomphe sans les épreuves. Il continua donc à errer en proscrit.

Cependant Abou-Abd-Allah, son apôtre, achevait de lui conquérir un empire. Après le départ d'Abou-l-Kaoual, seul obstacle qui s'opposait à sa marche, il réunit tous ses adhérents et vint audacieusement mettre le siège devant Sétif.

Le gouverneur de cette ville soutenu par quelques chefs ketamiens demeurés fidèles, essaya une résistance désespérée, mais lorsqu'ils furent tous morts en combattant, la place capitula et fut rasée par les Chiâïtes vainqueurs.

A cette nouvelle, le prince de Tunis envoya contre les rebelles, un de ses parents, nommé Ibn-Hobaïch, avec une armée de quarante mille hommes (1). Ces troupes vinrent se masser près de Constantine, où elles perdirent un temps précieux ; puis, elles s'avancèrent jusqu'à Belezma, et, non loin de cette ville, offrirent le combat aux Ketama, qui avaient marché en grand nombre à leur rencontre. La victoire se déclara pour les Chiaïtes. Ibn-Hobaïch dut se replier en désordre avec les débris de ses troupes à Bar'aïa (2), d'où il gagna ensuite Kairouan.

Profitant habilement de cet avantage, Abou-Abd-Allah se porta sur Tobna avec une partie de son armée, et divisa le reste en deux corps qu'il envoya opérer dans différentes directions. Tobna, puis Belezma tombèrent en son pouvoir. En même temps, un de ses généraux s'emparait de la ville de Tidjest en accordant à la garnison une capitulation honorable (3). Mais, d'un autre côté, le général ar'lebite Haroun-et-Tobni ayant poussé une pointe audacieuse, vint, sur les derrières des Chiaïtes, surprendre et brûler la place de Dar-Melloul (4).

(1) Ce chiffre est très-probablement exagéré.

(2) Bar'aï. dans l'Aurès. V. *Notice sur les Amamra*, Annuaire archéol. 1868.

(3) Tidjist est sans doute l'ancienne Tigisis à dix ou onze lieues S. E. de Constantine.

(4) Bekri place cette ville à une journée de Tobna.

En somme, la cause des Chiaïtes obtenait de constants avantages, et les populations, attirées, tant par l'appât de la nouveauté que par la clémence et la justice déployées par Abou-Abd-Allah, accouraient se ranger autour de lui. Le gouverneur ar'lebite voyait bien le danger approcher, mais ses prédécesseurs avaient négligé d'écraser l'ennemi quand il était sans forces, et maintenant, il était trop tard. Les rebelles tenaient déjà les principales places de l'Ouest, et Ziadet-Allah pouvait s'attendre à les voir paraître d'un jour à l'autre et mettre le siège devant Kairouan. Dans cette prévision, il s'empressa faire réparer les fortifications de la ville ainsi que des places environnantes; en même temps, il vidait le trésor public pour lever des troupes et les opposer à l'ennemi.

En 907, il se porta avec une armée contre les Chiaïtes qui opéraient sur les versants de l'Aurès; mais, parvenu à Laribus, il ne jugea pas prudent de s'avancer plus loin et rentra à Tunis, laissant le général Ibrahim-ben-Abou-l'Ar'leb en observation avec un corps de troupes.

Quant à Abou-Abd-Allah, il s'empara successivement de Bar'aïa et de Mermadjenna; puis, il réduisit les tribus Nefzaouïennes (1), et s'avança jusqu'à Tifech (2), dont il obtint la soumission et où il laissa un gouverneur. Il rentra alors vers son centre d'opérations afin de préparer une nouvelle campagne; mais aussitôt le général Ibrahim s'avança à sa suite et reprit une partie du territoire qu'il avait conquis, avec la ville de Tifech.

Bientôt le Dâï chiaïte reparut dans l'Est, laissant derrière lui Constantine, qu'il n'osa attaquer en raison de sa position inexpugnable, et vint, à la tête d'une nouvelle armée, enlever Miskiana et Tebessa. De là, il pénétra en Tunisie, réduisit la ville et le canton de Kammouda, et, continuant sa marche victorieuse, s'avança sur Rokk'ada. Mais il avait trop présumé de ses forces. Bientôt, en effet, le général Ibrahim étant accouru avec toutes les

(1) La grande tribu berbère des Nefzaoua occupait le versant N. E. de l'Aurès, les plaines de la province de Constantine jusqu'à Bône et une partie de la Tunisie.

(2) La ville de Tifech est construite sur les ruines de l'antique *Tipasa de l'Est*. (V. à ce sujet les travaux de M. Chabassière, *Annuaire Archéol.*, 1866.)

troupes disponibles pour lui barrer le passage, lui infligea une défaite complète : les Chiaïtes s'enfuirent en désordre par tous les défilés ; Abou-Abd-Allah, lui-même, ne s'arrêta qu'à Guedjal. Cette victoire des Ar'lebites eut pour effet de faire rentrer momentanément sous leur domination la plupart des places conquises par les révoltés, y compris Bar'aïa.

Mais l'échec des Chiaïtes, qui aurait pu avoir les suites les plus graves si leurs adversaires avaient su profiter de leur succès en prenant vigoureusement l'offensive, ne devait retarder que de bien peu de jours la chute définitive des Ar'lebites. Sitôt, en effet, qu'Abou-Abd-Allah eut appris qu'Ibrahim, au lieu de le poursuivre, était rentré dans son poste d'observation de Laribus, il vint mettre le siège devant Constantine, et s'en empara ainsi que du pays environnant ; puis il alla reprendre Bar'aïa, et, après y avoir laissé un commandant, rentra dans son quartier-général de Guedjal. Ibrahim marcha alors sur Bar'aïa, mais le chef des Chiaïtes lança contre lui un corps de douze mille hommes, qui repoussa les Ar'lebites et les poursuivit jusqu'au défilé d'El-Arâr (1).

Cependant Abou-Abd-Allah ne restait pas inactif à Guedjal. Il avait adressé un appel à tous ses adhérents et alliés et s'occupait de réunir une armée formidable. De tous côtés arrivaient les contingents : Zouaoua du Djerdjera, Sanhàdja du Mag'reb central, Zenata du Zab, Nefzaoua de l'Aurès, venaient se joindre aux vieilles bandes ketamiennes. Au mois de mars 909 (2), Abou-Abd-Allah se mit en marche à la tête d'une armée innombrable, portée par Ibn-Khaldoun à deux cent mille hommes, divisés en sept corps (3). Avec de telles forces, il se dirigea en ligne droite sur la capitale de son ennemi. En vain Ibrahim essaya de repousser les Chiaïtes : vaincu dans plusieurs rencontres, il dut

(1) Sans doute un des défilés voisins de Tebessa.

(2) M. Cherbonneau, dans sa traduction d'Ibn-Hammad, donne la date de 907, mais nous pensons que c'est par erreur, car le manuscrit de cet historien porte bien 296 (de l'H.), comme le texte d'Ibn-Khaldoun.

(3) Ibn-Hammad donne même le chiffre de trois cent mille combattants, tant infanterie que cavalerie. Il est inutile d'insister sur l'exagération de ces chiffres.

abandonner son camp et se replier sur Kairouan où se tenait le gouverneur ar'lebite. L'armée d'Abou-Abd-Allah s'arrêta à Laribus le temps nécessaire pour mettre cette ville à sac, puis pénétra comme un torrent en Tunisie (1).

Dans cette circonstance solennelle, Ziadet-Allah se montra ce qu'il avait toujours été, c'est-à-dire, lâche, cruel et incapable. Lorsqu'il eût appris la défaite de son général, et qu'il fut convaincu qu'il ne lui restait aucun moyen de résister à la tourbe de ses ennemis, il fit courir, dans la ville de Rokkada, le bruit que ses troupes avaient remporté la victoire ; puis, il ordonna de mettre à mort toutes les personnes qu'il retenait dans les fers, et de promener leurs têtes à Kairouan, au Vieux-Château (2) et à Rokkada, en annonçant qu'elles provenaient des cadavres ennemis (3). En même temps, il s'empessa de réunir tous les objets précieux et les trésors qu'il possédait et se prépara à fuir avec ses courtisans et ses favorites. En vain un de ses meilleurs officiers, nommé Ibn-es-Saïr', s'efforça de le retenir et de l'exhorter à la résistance en lui rappelant les exploits de ses ayeux. Le dernier des Ar'lebites ne répondit à ces généreux efforts que par des paroles de défiance et de menace, accusant le conseiller de vouloir le livrer à son ennemi.

Bientôt, tout fut prêt pour le départ : les plus fidèles serviteurs esclavons reçurent chacun une ceinture contenant mille pièces d'or ; on plaça les autres objets précieux et les femmes sur des mulets, et, à la nuit close, Ziadet-Allah sortit de Rokkada, prenant la route de l'Égypte. A l'heure du coucher du soleil, dit En-Noueïri (4), il avait appris la défaite de ses troupes ; à celle de la prière de *d'El-Acha* (de huit à neuf heures du soir), il prenait la fuite (5).

Ce fut ainsi que le descendant des Ar'lebites quitta le pouvoir.

(1) Ibn Khaldoun v. II, p. 519, et aussi Abou-Obeïd-el-Bekri, qui rapporte que les habitants de Laribus furent massacrés dans la mosquée où ils s'étaient réfugiés.

(2) Résidence des premiers Ar'lebites à peu de distance de Kairouan.

(3) En-Noueïri, p. 441.

(4) Ibid. p. 442.

(5) « Il prit la nuit pour monture, » dit Ibn-Hammad.

La population de Rokkada l'accompagna quelque temps à la lueur des flambeaux ; un certain nombre d'habitants suivit même sa fortune.

Aussitôt que la nouvelle de la fuite du gouverneur fut connue à Kairouan, le peuple se porta en foule à Rokkada, et mit cette ville, et surtout le palais, au pillage. En même temps, le général Ibrahim arriva à Kairouan, ramenant les débris de ses troupes qui achevèrent de se débander en apprenant la fuite de Ziadet-Allah. Malgré l'état désespéré des affaires, Ibrahim voulut tenter un dernier effort pour sauver l'empire. S'étant rendu au Divan, à la tête de partisans dévoués, il se fit proclamer gouverneur et adressa à la population des paroles pleines de noblesse et de courage pour l'engager à la résistance. Mais la terreur des règnes précédents avaient éteint tout sentiment d'honneur chez ce peuple opprimé. Après avoir, d'abord, obtenu l'adhésion de la foule, le général ar'lebite la vit bientôt, par un de ces revirements fréquents chez les masses, se tourner contre lui, et dut, pour sauver sa vie, s'ouvrir un passage à la pointe de son épée. Il partit alors, avec ses compagnons, pour rejoindre Ziadet-Allah.

Sur ces entrefaites, l'avant-garde des Chiaïtes, commandée par Arouba-ben-Youçof et El-Hacen-ben-Abou-Khanzir, chefs keta-miens, apparut sous les murs de la ville. Il ne fallut rien moins que la terreur inspirée par les farouches Berbères, pour faire cesser le pillage qui durait depuis une semaine à Rokkada.

Peu de jours après, c'est-à-dire dans le mois d'avril 909, Abou-Abd-Allah fit son entrée triomphale dans la ville. Il était précédé d'un crieur psalmodiant ces versets du Coran (Sourate de la fumée) : « C'est lui qui a chassé les infidèles de sa maison... — « Combien de jardins et de fontaines abandonnées ? — Combien « de champs ensemençés et d'habitations superbes ! — Combien « de délices où ils passaient agréablement leur vie !... (1).

(1) Ibn-Hammad. Selon cet auteur, Abou-Abd-Allah, à son arrivée à Rokkada, ordonna le massacre de la garde nègre, « dont les cadavres furent placés la face contre terre. » Ce fait est assez dans les mœurs du temps ; cependant, il ne s'accorde pas avec l'amnistie dont parle Ibn-Khaldoun. Il faut remarquer, en outre, que les Chiaïtes occupèrent la ville avant l'arrivée de leur chef et que Ziadet-Allah avait emmené presque tous ses esclavons.

L'avant-garde avait déjà pris possession de Kairouan ; mais, comme la plupart des habitants de cette ville et des cités voisines s'étaient enfuis, Abou-Abd-Allah proclama une amnistie générale qui rassura les esprits et fit rentrer les émigrés. Il prit sous sa protection les quelques esclaves que le prince n'avait pu emmener, et distribua des logements dans la ville à ses principaux officiers. Un de ses premiers soins fut aussi de mettre en liberté son frère Abou-l'Abbas et la mère du Mehdi qui, jusqu'alors, étaient restés en prison.

Tous les adhérents du gouverneur déchu étaient venus se grouper autour de lui à Tripoli. Ibrahim qui l'avait également rejoint dut aussitôt prendre la fuite pour éviter le supplice que Ziadet-Allah voulait lui infliger, comme coupable de tentative d'usurpation du pouvoir. Après avoir passé dix-sept jours à Tripoli, pendant lesquels il fit trancher la tête d'Ibn-es-Saïr', le ministre qui avait en vain tenté d'arrêter sa lâche fuite, le prince ar'lebite continua sa route vers l'Égypte. Parvenu au Caire, il écrivit au kalife El-Moktader-b'Allah en sollicitant de lui une entrevue. Pour toute réponse, il reçut l'ordre d'attendre à Rakka, en Syrie, des instructions ultérieures. Quelque temps après, il obtint de rentrer en Égypte où il finit misérablement sa vie dans les plus honteuses débauches.

Ainsi s'éteignit la dynastie ar'lebite qui avait fourni des princes si remarquables à l'Afrique. Avec elle disparaissait le dernier reste de l'autorité arabe imposée aux Berbères deux siècles et demi auparavant. Le Mag'reb qui avait alors été conquis, mais non colonisé, reprenait possession de lui-même et les indigènes, délivrés de la suprématie du Khalifat allaient former de puissants empires berbères.

Mais l'Afrique, pour son malheur, ne devait pas être, à jamais, délivrée des Arabes. Un danger bien plus sérieux que la conquête de 650 la menaçait : c'était l'immigration Hilalienne, événement qui devait avoir pour résultat de rompre définitivement l'unité du peuple berbère et d'*arabiser* l'Afrique septentrionale.

II

Après sa rapide victoire, Abou-Abd-Allah s'occupa de l'organisation de l'empire qu'il avait conquis, et, pour cela, envoya, dans toutes les provinces, des gouverneurs pris dans la tribu des Ketâma. Il congédia les auxiliaires, qui retournèrent chez eux chargés de butin, puis s'appliqua à faire rentrer dans Kairouan et dans Rokkada même, les populations émigrées. Etabli dans le palais des princes ar'lebites, il s'entoura des insignes du pouvoir, fit frapper des monnaies nouvelles (1), et s'occupa de l'organisation des troupes régulières, auxquelles il donna des armes et des étendards portant des inscriptions à la louange des Fate-mides.

Lorsqu'il eut, de cette manière, solidement établi le gouvernement, il songea à faire profiter de ses conquêtes, celui pour lequel il avait travaillé, son maître Obeïd-Allah. Celui-ci n'avait cessé d'errer en proscrit, tenu, dit-on, au courant des succès de ses partisans, par des émissaires secrets. Continuant donc sa marche vers l'ouest, toujours accompagné de son fils Abou-l-K'acem, il arriva un dimanche de la fin d'août 909 (2) à Sidjilmassa, oasis de l'intérieur du Magreb, qui était alors le siège de la petite royauté des Beni-Midrâr, tribu miknacienne (3). Le prince régnant, Elica, avait reçu du kalife de Bagdad l'invitation de saisir le Mehdi s'il entraît dans ses Etats. Les deux voyageurs lui ayant donc été signalés, il devina de suite leur caractère et les fit arrêter. Ainsi, après avoir échappé pendant sept années aux recherches de ses ennemis, Obeïd-Allah trouvait la captivité dans une oasis de l'extrême sud du Magreb, à plus de mille lieues de son point de départ.

(1) Ces monnaies portaient les inscriptions suivantes : (d'un côté) Hod-dja-t-Allahi (la preuve de Dieu), et (de l'autre) Tafarraka-'Ada-ou-llahi (que les ennemis de Dieu soient dispersés!)

(2) Cette date précise est donnée par Ibn-Hammad. Ibn-Khaldoun (t. I, p. 263, et t. II, p. 516), n'en indique aucune.

(3) Sidjilmassa est l'oasis moderne de Tafilalet, au sud du Maroc. (V. à ce sujet la notice que nous avons publiée dans la *Revue africaine*, n° 63 et 64).

Aussitôt que cette nouvelle fut parvenue en Ifrikia, Abou-Abd-Allah résolut d'aller délivrer son maître. Ayant donc réuni un corps de troupes « dont le nombre inondait la terre », dit Ibn-Hammad, il se mit en marche vers l'ouest, laissant à Kairouan, pour gérer les affaires, son frère Abou-l'Abbas, assisté du chef ketamien Abou Zaki-Temmam (1). Les populations zenètes que les Chiaïtes rencontrèrent sur leur passage, se retirèrent devant eux ou offrirent leur soumission, et enfin, l'armée parvint sous les murs de Sidjilmassa. Abou-Abd-Allah ayant envoyé à Elica un message pour l'engager à éviter les chances d'un combat en rendant les prisonniers, le prince midraride, pour toute réponse, fit mettre à mort ceux qui composaient la députation.

Après cette tentative infructueuse d'arrangement, on en vint aux mains non loin de la ville, car les Miknaça, sous la conduite de leur roi, s'étaient avancés à la rencontre des guerriers ketamiens. La victoire se déclara, dès les premiers engagements, pour les Chiaïtes : les troupes d'Elica furent taillées en pièces, et ce prince dut prendre la fuite, suivi seulement de quelques serviteurs. Le lendemain de la bataille, les principaux habitants de la ville vinrent au camp des assiégeants implorer leur clémence et leur offrir de les mener à la prison où était détenu le Mehdi (2).

Abou-Abd-Allah se réserva le soin de mettre lui-même en liberté les prisonniers. Il les revêtit ensuite d'habits somptueux, les fit monter sur des chevaux de parade et salua Obeïd-Allah du titre d'Imam. Puis il le conduisit au camp en marchant à pied devant lui, et pendant le chemin, il s'écriait en versant des larmes de joie : « Voici votre Iman ! voici notre Seigneur ! ». C'était, pour le Mehdi, le triomphe après les épreuves.

Les troupes ketamiennes ne tardèrent pas à se saisir d'Elica, qui fut mis à mort. Après un repos de quarante jours à Sidjil-

(1) Ibn-Hammad confond ces deux personnages, en disant qu'il laissa le commandement à son frère Abarek-ben-Temmam.

(2) Il est probable que Sidjilmassa, de même que la Tafilatat moderne, était une agglomération d'oasis.

massa, l'armée reçut l'ordre du retour. En quittant la ville, le Mehdi y laissa comme gouverneur le ketamien Ibrahim-ben-R'aleb. Lorsque, en revenant, on fut arrivé à Guedjal, le fidèle Abou-Abd-Allah remit à son maître les trésors qu'il avait amassés dans cette place. Ces richesses provenaient du butin des précédentes campagnes, et avaient été religieusement conservées pour que le Mehdi en opérât lui-même le partage.

Dans le mois de décembre 909, Obeïd-Allah fit son entrée à Rokkada. Quelques jours après, il reçut dans une séance d'inauguration solennelle, le serment des habitants de Kairouan.

En attendant qu'il eut bâti une ville pour lui servir de résidence royale (1), Obeïd-Allah s'établit dans le palais de Rokkada. Son empire se composait de la plus grande partie du Mag'reb central, de toute l'Ifrikia et de la Sicile. Vingt années, à peine, avaient suffi pour arracher aux Ar'lebites cet immense territoire; mais, en raison même de la rapidité de cette conquête, la fidélité des populations n'était rien moins que bien établie; en maints endroits l'autorité chiaïte n'était pas officiellement reconnue. C'est pourquoi le Mehdi envoya dans toutes les provinces des agents ketamiens chargés de sommer les populations de faire acte d'adhésion au nouveau souverain. Grâce à ces mesures et à la sévérité déployée dans leur application, car tout opposant était mis à mort, l'ordre fut établi et le fonctionnement de l'administration assuré (2).

Pour trancher complètement avec le régime tombé, les anciennes places-fortes, sièges des commandants ar'lebites, furent rasées, et les préfets fatemides s'établirent dans d'autres localités élevées ainsi au rang de chefs-lieux. La tribu des Ketama qui avait assuré le succès d'Obeïd-Allah, fut comblée de faveurs. Elle fournit les premiers officiers du gouvernement et des généraux pour les postes importants de Sicile et de la Tripolitaine.

(1) El-Mehdïa.

(2) Ainsi se trouva accomplie une prédiction annonçant pour la fin du III^e siècle de l'Hégire la chute de la domination arabe dans l'ouest. « Le soleil se lèvera à l'occident », tel était le texte ambigu de cette prédiction répandue dans le Magreb et qu'on faisait remonter à Mahomet. (V. Garette : *Migrations, etc.*, p. 386).

Dans le courant de l'année 910, le général ketamien Arouba-ben-Youçof qui n'avait cessé d'opérer dans le Mag'reb central, renversa la dynastie des Rostemides, en s'emparant de leur capitale, Tehert (1). Ce centre du kharedjisme Eïbad'ite une fois détruit, Arouba obtint promptement la soumission des tribus schismatiques voisines, telles que les Lemaïa, Azdadja, Louata, Matmata (2). Puis, laissant un gouverneur ketamien à Tehert, il vint mettre le siège devant Oran, ville qui, depuis sept ans, était au pouvoir des Oméïades d'Espagne. Il ne tarda pas à s'en rendre maître, et, après l'avoir abandonnée à la fureur du soldat, la livra aux flammes. Ayant ainsi étendu l'autorité de son maître sur presque tout le Mag'reb central, Arouba entra en relation avec Messala-ben-Habbous, chef de la grande tribu des Miknaça de la Moulouia; puis il ramena ses troupes victorieuses à Kairouan.

Cependant, un grave dissentiment s'était élevé à Rokkada entre Obeïd-Allah et son fidèle serviteur Abou-Abd-Allah. Ce dernier, sous l'influence de son frère Abou-l'-Abbas, avait voulu s'appuyer sur les services rendus pour conserver une grande influence dans la direction des affaires. Mais le Mehdi n'entendait nullement partager son autorité avec qui que ce fut. Abou-Abd-Allah voyant donc ses avis repoussés, montra d'abord une grande froideur envers son maître. Puis, il se mit, avec plusieurs autres chefs, à conspirer contre lui. Ces mécontents répandirent le bruit que le Mehdi n'était pas l'instrument de la volonté divine, l'être surnaturel dont le caractère devait se révéler aux mortels par des miracles. « Nous nous sommes trompés à son sujet, — disaient-ils — car il devrait avoir des signes pour se faire reconnaître; le vrai *Imam* doit faire des miracles et imprimer son sceau dans la pierre comme d'autres le feraient dans la cire (3) ». Ils l'accusaient, en outre, d'avoir gardé

(1) Cette ville avait été fondée en 761 par Abd-er-Rahman-ben-Rostem, qui s'y était réfugié avec les débris des Kharedjites de l'Ifrikïa. Son fils Abd-el-Ouahab est le fondateur de la secte kharedjite des Ouahabites, qui compte encore de nombreux adhérents en Afrique. (V. Ibn-Khaldoun, p. 243, 277, t. I.)

(2) Il existe encore, non loin de Tiaret, une tribu de ce nom.

(3) Ibn-Hammad.

pour lui seul les trésors de Guedjal. La plupart des chefs ketamiens, qui avaient toute confiance en Abou-Abd-Allah, prêtèrent l'oreille à ses discours et chargèrent leur grand cheikh de présenter leurs observations à Obeïd-Allah lui-même.

Le danger était pressant pour le Mehdi, puisque ses adhérents commençaient à s'apercevoir que celui qu'ils avaient soutenu comme un être surnaturel, n'était qu'un homme. Obeïd-Allah comprit que sa seule porte de salut était l'énergie, qui impose toujours aux masses, et, pour toute réponse, il fit mettre à mort le grand cheikh des Ketama. Puis, comme la conspiration faisait des progrès, il envoya les principaux chefs occuper des commandements éloignés, de sorte qu'ils se trouvèrent dispersés et sans force avant d'avoir eu le temps d'agir. Les plus compromis furent tués au loin et sans bruit, par des émissaires dévoués.

L'auteur de la conspiration restait à punir : le Mehdi n'hésita pas à sacrifier à sa sécurité l'homme auquel il devait le pouvoir. Dans le mois de janvier 911, Abou-Abd-Allah se promenait avec son frère Abou-l-Abbas dans les jardins du palais, lorsque deux autres frères, Arouba et Hobacha (1) ben-Youçof, sortant tout-à-coup des massifs, se précipitèrent sur eux. Abou-l-Abbas fut frappé le premier. En vain Abou-Abd-Allah essaya d'imposer son autorité aux deux chefs qui avaient été autrefois ses lieutenants. « Celui à qui tu nous a ordonné d'obéir nous commande de tuer (2) », répondirent-ils, et Abou-Abd-Allah tomba, percé de coups, sur le cadavre de son frère.

Obeïd-Allah fit enterrer avec honneur les deux frères : Il présida lui-même au lavage de leurs corps ; puis, après la récitation des prières des morts, il dit à haute voix, en s'adressant au cadavre d'Abou-Abd-Allah : « Que Dieu te pardonne et qu'il te récompense dans l'autre vie, car tu as travaillé pour moi avec un grand zèle ! » — Se tournant ensuite vers Abou-l-Abbas, « Quant à toi, — dit-il, — qu'il ne t'accorde aucune pitié, car tu es cause des égarements de ton frère : c'est toi qui l'as conduit

(1) Ibn-Hammad écrit ce nom Hôçaba ce qui est peut-être la bonne leçon.

(2) Ibn-Khaldoun, t. II, p. 522.

« aux abreuvoirs du trépas ! » Les deux victimes furent enterrées au lieu même où elles étaient tombées sous le poignard des assassins (1).

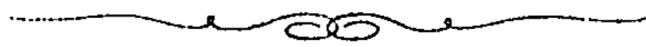
Des troubles partiels, chez les Ketama, suivirent ces exécutions ; mais ils furent promptement réprimés par le supplice de ceux qui en étaient les promoteurs. Grâce à ces mesures énergiques, le pouvoir d'Obeïd-Allah, loin de ressentir aucune atteinte, se renforça de tout l'effet produit par l'échec de ceux qui avaient voulu le renverser.

Tels furent les commencements de la dynastie obeïdite, qui, après avoir régné sur toute l'Ifrikia, devait, avec l'appui des Berbères du Mag'reb, conquérir l'Égypte et la Syrie et fonder l'empire des Fatémides d'Orient.

E. MERCIER.

Interprète judiciaire.

FIN.



(1) Ibn-Hammad.